23.

TRAITÉ DES PIANS,

Par M. ARTHAUD, Médecin.

Sommes-nous donc dans une chambre obſcure, & ne devons-nous nous occuper qu'à boucher les crevaſſes par leſquelles la lumiere pourroit entrer? HELVET.

AU CAP-FRANÇOIS.

Chez DUFOUR DE RIANS, Imprimeur bréveté du Roi.

M. DCC. LXXVI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

PRÉFACE.

CE Pays offre non ſeulement des reſſources à l'ambitieux, mais il eſt intéreſſant pour le Phyſicien, le Naturaliſte, le Botaniſte, le Chymiſte, le Médecin & le Chirurgien. Les minéraux, les poiſſons, les inſectes, les reptiles, les plantes, les maladies internes & externes particulieres au climat, préſentent un champ immenſe où le curieux qui voudroit ſe livrer à l'examen & aux expériences, feroit des découvertes utiles.

Ces Iſles avoient des Habitans qui ont été les victimes des Européens féroces qui les ont découvertes. Les Caraïbes fouloient aux pieds, avec indifférence, les métaux qui les ont fait maſſacrer : ils ne ſongeoient pas que des barbares malheureux, venant d'un autre hémiſphere, les forceroient bientôt à les arroſer de leur ſueur pour les arracher des entrailles de la terre, & à les couvrir de leur ſang. Ces hommes vivoient heureux ſur un ſol & dans un climat où la nature les avoit placés. Leur vie ſimple & exempte des paſſions qui nous agitent, les rendoit moins ſujets que nous aux maladies. D'ailleurs, dans l'état de nature, il n'y a que ceux qui ont une conſtitution forte qui échappent aux infirmités de l'enfance. L'exiſtence des Sauvages ne veut pas d'êtres languiſſans. On a vu des Nations plonger par pitié, leurs vieillards dans la nuit du tombeau, pour les ſouſtraire aux douleurs de la caducité & du beſoin. En général on conſerve, par les ſoins de l'éducation phyſique, beaucoup d'individus qui ſeroient les victimes d'une mort prématurée, & qui, quoique foibles, languiſſans ou infirmes, deviennent des hommes utiles, & ſont rarement à charge. On a cependant vu une République guerriere tuer les enfans qui naiſſoient avec quelque difformité. Nous connoiſſons une Nation policée qui ſuit le même uſage. La premiere avoit beſoin de ſoldats, & auroit été ſurchargée par des hommes qui ne ſont propres qu'à faire naître le goût de la molleſſe & à être employés aux arts de luxe qui menent à la dépravation. Chez la ſeconde, la population eſt extrême par la raiſon réunie de ſes loix ſages qui honorent l'agriculture, & du climat; & elle ne peut ſouffrir du ſacrifice qu'elle fait.

Les Caraïbes n'étoient cependant pas exempts des maladies & des accidens auxquels les expoſoient leurs courſes, leurs chaſſes & les

guerres qu'ils ſe faiſoient entre eux : mais une expérience heureuſe, confirmée par la raiſon & peut-être découverte par l'inſtinct, leur faiſoit choiſir, ſuivant les circonſtances, les remedes qui leur étoient néceſſaires dans les plantes qui les environnoient.

Les premiers Colons qui n'étoient que des brigands réduits à un état barbare, n'employerent d'abord, comme les Caraïbes, que les plantes naturelles au Pays pour guérir leurs maladies. Ils nous ont tranſmis leurs connoiſſances qui, quoique vagues & ſouvent ſuperſtitieuſes, pourroient nous être d'une grande utilité. Le recueil de *Minguet* n'eſt pas à mépriſer. Nous avons des deſcriptions plus exactes dans les Hiſtoriens & dans les Botaniſtes ; mais c'eſt en obſervant, en examinant ſans dédain la pratique commune des Anciens, même celle des Negres, que nous pouvons nous inſtruire de leurs propriétés connues ; & enfin c'eſt par l'analyſe, la comparaiſon, les eſſais guidés par la prudence, que nous pouvons parvenir à en faire une application heureuſe & raiſonnée.

Conſultons ſouvent les petits ouvrages des Deſperrieres, des Chevaliers, des Deſportes. Le premier, réſumant des préceptes d'une pratique ſimple & heureuſe, nous inſtruit des moyens de conſerver les Européens nouvellement arrivés, & que la premiere impreſſion du climat fait périr ſouvent par le feu dévorant d'une fievre des plus ardentes. L'ouvrage de Deſportes doit être regardé comme précieux : ce Médecin patriotique, dont la mémoire doit être chere aux Colons, puiſqu'il a ſacrifié ſes jours à s'inſtruire des moyens de les conſerver, doit être encore plus chere aux perſonnes de l'art, puiſqu'il leur apprend ce qu'ils devroient faire, & qu'il les inſtruit à mépriſer le fatras de nos boutiques & à guérir par des moyens plus ſimples.

Nous voyons peu de Praticiens Américains ſuivre la même carriere. L'indifférence pour le bien général eſt une maladie de l'ame qui eſt ſinguliérement contagieuſe. Il y en a très peu qui aient la généroſité de prendre la deviſe que Deſportes s'étoit appropriée : *Non nobis ſed Reipublicæ nati ſumus.* La pareſſe, les préjugés, l'inquiétude d'exiſter, l'avidité, le luxe, la fauſſe honte de paroître ne pas avoir la ſcience infuſe, &, le dirai-je ? quelquefois l'avarice, aſſerviſſent en général les perſonnes de l'art à la pratique d'Europe, & les rendent peu ſoucieuſes d'augmenter leurs connoiſſances des découvertes qu'elles pourroient faire dans le Pays. Il eſt vrai qu'un Negre, un malheureux, peuvent guérir par l'uſage des remedes ſimples

dans les doubles montagnes; mais il faut, à la ville, des formules ſomptueuſes à l'homme riche; & voilà ce qui fait le luxe meurtrier de la Médecine, & ce qui a mérité à cet état les reproches que lui ont fait les Montaigne, les Moliere, les Rouſſeau, &c. & qui a ſans doute fait expulſer de Rome les Médecins & les Charlatans qui uſurpoient ce titre, ſous Caton le Cenſeur.

L'obſervation, l'expérience, doivent être les maîtres des Médecins. C'eſt dans les Hôpitaux du Pays où devroient ſe former les Praticiens Américains..... Mais ce n'eſt pas à moi à propoſer des projets de réforme & d'établiſſement. *Video meliora, deteriora ſequor.*

Le petit Traité que je donne m'a été demandé par un Médecin de Paris * que je conſidere. Si je le publie ici, l'amour propre peut m'y avoir engagé; mais je crois que le deſir d'être utile m'y a déterminé : car l'amour propre ne trouve pas toujours ſon compte à la publication d'un ouvrage; & l'impitoyable critique n'empoiſonne que trop ſouvent le plaiſir que l'Auteur s'étoit promis. Cependant, quand on a la modeſtie convenable, quand on n'aſpire pas ſottement à l'infaillibilité, une critique ſenſée, honnête, ſans aigreur, peut inſtruire & ne doit pas alarmer : mais les Ariſtarques ſont rares, & il y a bien des Zoïles.

* M. *Grandclas*, Ecuyer, Docteur-Régent, ancien Médecin des Armées & du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

TRAITÉ DES PIANS.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription du Pian, ſes eſpeces & ſes rapports.

LE Pian ou Épian, *Frambœſia Guineenſis* en latin, *Yaw* ſuivant l'idiome Africain, eſt une eſpece de puſtule produite par le gonflement de quelques cellules graiſſeuſes à travers le tiſſu de la peau qui s'écarte ſans être corrodée; ce qui forme une petite tumeur inégale à ſa ſurface, recouverte quelquefois de l'épiderme, ordinairement d'un blanc mat & ſuintant une humidité âcre, d'une odeur déſagréable & très-exaltée.

La diſtinction du Pian Américain & de l'*Yaw* Africain eſt inutile. Ces deux termes expriment la même maladie, ou tout au plus des effets variés de la même cauſe.

Les Pians ſont quelquefois diſcrets, & ſouvent confluens : quand ils ſont diſcrets, c'eſt-à-dire en petite quantité, ils ſont ordinairement plus élevés & plus étendus. Les confluens ſont plus petits : on pourroit même quelquefois les appeller miliaires.

Lorſqu'il y a pluſieurs Pians réunis en groupe, on leur donne le nom de *Mama-Pian* ou *Mere des Pians*. La ſanie qui tranſſude de ces puſtules réunies, produit ſouvent, par ſon âcreté, des ulcérations profondes.

Dans le principe de l'éruption, le Pian eſt très-petit; il ſe développe ſucceſſivement, & ſi ſon diagnoſtique étoit incertain lorſqu'il étoit encore ſous l'épiderme, on ne peut le méconnoître lorſqu'il eſt à ſon développement. Le Pian eſt rarement douloureux, à moins qu'il ne ſoit placé ſur des parties expoſées au frottement. Dans ce cas, il s'avive preſque toujours, & l'irritation donnant lieu à une légere phlogoſe, il perd ſa couleur pâle & devient vermeil.

Le Pian eſt regardé comme une maladie de la peau; mais pour en avoir une idée plus juſte, on doit le conſidérer comme un ſymptôme de maladie ou un ſigne d'un vice particulier dont les humeurs ſont altérées.

Plusieurs Auteurs ont dit que le Pian n'étoit pas un symptôme de vérole. On le regarde comme une espece de gourme ou une dépuration critique des humeurs par l'action de la vie. Voyons si cette idée est juste.

On voit souvent des Negres éprouver des douleurs ostéocopes, d'autres qui ont des dartres, des lotas, &c. Les décoctions sudorifiques, les lotions cosmétiques, quelque autre palliatif, font disparoître ces symptômes; mais quelquefois les Pians sortent peu de temps après.

Voici comme je raisonne d'après ces faits. Le virus qui occasionnoit les douleurs, &c. étoit vérolique; les remedes administrés en ont émoussé l'activité; son action s'est affoiblie, & les symptômes ont disparu : mais comme ce virus n'étoit pas détruit, il s'est développé de nouveau, en changeant de local par une disposition nouvelle dans l'action de la vie; il s'est manifesté à l'extérieur, en produisant les Pians; & j'infere que cette nouvelle forme sous laquelle ce Protée paroît, tient à la même cause, parce que je vois le Pian céder aux mêmes remedes, qui sont les spécifiques de la vérole.

On s'éleve contre cette conséquence, & l'on objecte, en croyant triompher, que la gale cede au mercure, qu'elle est contagieuse comme le Pian & la vérole, & qu'on distingue sa cause de celle de cette derniere maladie.

Je sais que cette distinction est dans nos Livres; mais j'ignore si la nature la reconnoît ici, & j'ai des raisons pour en douter. Avouons avec candeur que nous ne connoissons pas la ligne de démarcation qui est entre ces maladies: mais nous ne pouvons nous refuser à reconnoître beaucoup d'analogie entre leurs principes, en considérant leurs rapports sans préjugés.

Quelques personnes regardent le Pian comme un symptôme scorbutique. La cause qui le produit est souvent réunie au scorbut, & c'est ce qui induit en erreur. Le Public est fait pour juger légérement : mais un Médecin doit examiner avec attention une maladie, ses signes, ses symptômes. S'il a ce tableau bien présent, il s'apperçoit des complications; il évite la confusion, le cahos, & il n'hésite pas dans le choix des moyens curatifs.

CHAPITRE SECOND.

Où l'on examine si le Pian est une maladie particuliere aux Negres.

ON a tort de regarder le Pian comme une maladie particuliere aux Negres; car, outre qu'il y a un grand rapport entre le Pian & ce que nous nommons pustules chez les Blancs, il est très-certain que ceux-ci en sont quelquefois attaqués. Cela n'est cependant pas commun, & cela dépend surement de la modification organique qui différencie ces deux especes d'hommes : je m'explique.

On observe chez le Negre & le Blanc les mêmes rapports génériques; mais il y a entre eux des differences sensibles & essentielles aux vues de la nature, qui a paru les éloigner autant par les rapports extérieurs qu'ils devroient l'être par les lieux.

Je ne dirai pas que le Negre & le Blanc sont la même espece d'hommes; je dirai seulement que cela ne me paroît pas probable. Je ne dirai pas non plus

que la couleur noire du Negre, ſes traits, ſoient des effets de la chaleur, parce que nous voyons l'homme du Nord le plus blanc, devenir baſané ſous un ſoleil brûlant, & que c'eſt ſous la ligne que l'on voit les hommes les plus noirs.

Mais en admettant pluſieurs eſpeces d'hommes, & en regardant qu'il ſoit dans l'ordre phyſique que les nuances du blanc au noir ſoient marquées par les cercles paralleles qui coupent la terre de l'équateur aux deux pôles, comment conciliera-t-on ce fait conſtant, obſervé par les Phyſiciens, que dans les révolutions de notre globe, tous les climats doivent paroître ſucceſſivement à l'équateur, & jouir pendant long-temps des faveurs d'un printemps continu? Il faut admettre que les Habitans qui ſont ſous l'équateur & ceux qui habitent les autres zones, ſe croiſent alternativement dans leur émigration par des progreſſions réelles, mais auſſi inſenſibles que l'eſt le mouvement oblique de notre globe. C'eſt une eſpece d'attraction des pôles à l'équateur, & une ſorte de répulſion de l'équateur aux pôles. Nous avons vu, pour ainſi dire, de nos jours toutes les eſpeces ſe confondre dans les différens climats; mais cette eſpece de cahos ſe diſſipera peut-être dans la révolution des temps, & chaque eſpece ſe retrouvera peut-être forcément ſous le climat que la nature lui a deſtiné.

Si nous admettons que l'Habitant des zones glaciales eſt le même que celui qui y étoit lorſque cette zone étoit à l'équateur, il ne faut reconnoître qu'une ſeule eſpece d'hommes dont l'extérieur ſe modifie d'une maniere qui nous eſt inconnue, mais qui n'eſt que l'effet de l'action du climat. Nos connoiſſances ſemblent détruire cette idée; mais nous ſommes myopes pour le paſſé, abſolument aveugles ſur l'avenir, & notre obſervation n'eſt pas aſſez étendue pour qu'elle nous fourniſſe un jugement poſitif ſur ce ſujet.

La différence ſuperficielle que nous voyons entre le Blanc & le Negre, n'eſt certainement pas la ſeule, & elle s'étend probablement à la conſtitution des humeurs & à l'action des organes.

Le Negre, par exemple, fait pour un climat où la nature prévient pour ainſi dire ſes deſirs, & où il ne lui faut que très-peu de travail pour ſe procurer les moyens de ſubſiſter, n'avoit pas beſoin d'autant d'activité, d'intelligence, que le Blanc qui eſt fait pour des climats où la nature paroît plus ingrate, & où il ne peut vivre que par un travail réfléchi & continu. Perſonne n'ignore quel ſeroit le tableau qu'offriroient les hommes dans les pays froids, ſans l'induſtrie & les arts de premiere néceſſité.

Ruyſch a démontré que la couleur noire des Negres étoit produite par le tiſſu muqueux. Lorſqu'une brûlure ou un ulcere a détruit cette partie, la peau reſte blanche.

M. le Cat, digne du ſiecle des Voltaire, des Buffon & des autres grands hommes qui l'ont illuſtré, a non ſeulement confirmé, ainſi que d'autres Anatomiſtes, les obſervations de Ruiſch, mais guidé par ſon génie, & ayant des vues plus étendues que cet Obſervateur, il a porté ſes recherches à l'origine des nerfs, & il a cru appercevoir que la ſubſtance médullaire du cerveau des Negres avoit une nuance noirâtre. Cela mérite d'être confirmé; & le Cat lui-même demandoit un plus grand nombre de faits pour conſtater cette obſervation.

La peau des Negres eſt toujours oléagineuſe dans l'état de ſanté. Leur tranſpiration a une odeur exaltée très-déſagréable. Pourquoi cela? La tranſpiration

qui eſt abondante & qui eſt chargée d'un principe ſalin, eût pu, en ſe rapprochant, irriter les nerfs, corroder la peau, ſi elle n'eût été tempérée par une humeur huileuſe avec laquelle le principe ſalin ſe combine pour former une eſpece de ſavon. Lorſque cette combinaiſon ou cette eſpece de neutraliſation n'a pas lieu, cela peut donner lieu à pluſieurs eſpeces de maladies cutanées.

Après ces conſidérations, nous ne devons pas être ſurpris que la vérole ſe manifeſte ordinairement chez les Negres par des puſtules cutanées, principalement ſi nous conſidérons que dans les pays chauds, les humeurs ſont dans un mouvement excentrique, & qu'elles ſe portent avec plus de facilité vers la péryphérie du corps que dans les pays froids. C'eſt par cette raiſon que les Pians ſont plus communs en été que pendant l'hiver, & que l'on voit dans cette ſaiſon plus communément les autres ſymptômes de la vérole, comme les douleurs, les engorgemens des glandes, &c.

Les Negres propres, qui ſe baignent ſouvent & qui changent de vêtemens, ſont moins ſujets aux Pians & aux autres maladies de la peau, que ceux qui ſont ſales, mal vêtus. L'humeur combinée dont j'ai parlé, livrée, par ſon ſéjour, au mouvement ſpontané des principes qui la conſtituent, laiſſe exhaler l'eſprit odorant; mais ce qui reſte devenant plus fixe, acquiert une cauſticité rongeante, qui, par ſon irritation, peut déterminer, ſuivant les loix de l'économie animale, le torrent des humeurs vers les parties, & le développement des myaſmes virulentes qu'elles contiennent.

CHAPITRE TROISIEME.

Pourquoi les Blancs ſont moins ſujets aux Pians que les Negres? Quelle eſt la ſource la plus commune de la contagion, & les moyens d'éviter cet inconvénient?

J'Ai connu des Blancs qui avoient eu des Pians. M. Baradat, Médecin du Roi, qui jouit d'une réputation & d'une conſidération qu'il mérite, m'a dit en avoir vu. J'ai traité un enfant qui en avoit, & je pourrois citer des parens qui ont eu le chagrin d'en voir leurs enfans infectés.

Les habitudes ſouvent crapuleuſes que les Blancs ont avec les Négreſſes, les expoſe à la contagion. L'infection ſe déclare quelquefois par des Pians, mais plus ſouvent par d'autres ſymptômes qui ne ſont pas moins funeſtes, parce que, comme je l'ai dit, la différente organiſation de la peau entre le Negre & le Blanc, met quelque obſtacle à l'apparition de ce ſymptôme.

Il arrive quelquefois que le virus ſe concentre dans les humeurs, ſans qu'il produiſe des effets apparens; mais il ne pardonne jamais, & ſouvent l'illuſion ceſſe quand il s'eſt tellement emparé de toutes les parties, qu'il faudroit pour le détruire être créateur & faire une nouvelle machine. On voit peu d'anciens Colons dont la vie ne ſoit minée par ce poiſon deſtructeur : épuiſés d'ailleurs par les prodigalités de l'amour phyſique dans un climat où le feu qui nous anime a plus d'activité, & détruit plus promptement les reſſorts de la vie, ils

commencent à languir à un âge où ils devroient encore jouir : ils ne vivent plus ; ils ne font que reſpirer, & chacun de leurs jours eſt marqué par quelque nouvelle infirmité.

Eſt-il poſſible d'éviter cette ſource d'infection ? Celui qui le croiroit ne connoîtroit pas les hommes : il ne ſauroit pas combien il eſt difficile que la raiſon maîtriſe l'imagination, & qu'elle eſt abſolument inutile, quand les ſens ſont irrités par l'attrait du plaiſir. Si l'on peut deviner la nature, pour ne pas l'accuſer d'être en contradiction, il ſemble qu'elle n'a fait dépendre les infirmités de l'abus de nos facultés, & qu'elle n'a placé un poiſon deſtructeur à la ſource du plaiſir le plus attrayant, que pour glacer notre imagination, réveiller en nous le deſir d'exiſter, & nous contraindre à la modération. En donnant quelque étendue à cette réflexion, & faiſant attention à la conſtitution individuelle relative aux climats, on pourroit ſentir la raiſon pour laquelle la vérole eſt naturelle aux pays chauds : mais paſſons à quelque choſe de plus eſſentiel.

On eſt généralement, dans ce pays, dans la malheureuſe habitude de faire nourrir les enfans blancs par des Négreſſes, & on leur livre ſur les ſignes extérieurs d'une ſanté qui en impoſe. Le plaiſir de ſe débarraſſer des ſoins maternels, ne rend pas toujours ſcrupuleux ſur le choix, & on jugeroit ſouvent, par l'indifférence que les femmes affectent, qu'il leur eſt égal d'avoir des enfans ſains.

Je n'examinerai pas l'influence morale que cela peut avoir, & je ne conſidérerai pas ſi l'enfant peut, avec un lait corrompu, prendre des inclinations vicieuſes, ce qui me paroît probable ; mais j'inviterai les meres auxquelles ce nom offre encore quelque devoir à remplir, d'examiner s'il eſt poſſible qu'une Négreſſe donne à un enfant un lait pur & nullement infecté de quelque principe contagieux.

On conviendra certainement avec moi, qu'il n'y a pas une Négreſſe dont les parens n'aient eu des ſymptômes d'une dépravation virulente qu'ils lui ont communiquée. Il n'y en a pas une qui n'ait contracté par elle-même une nouvelle dépravation. Comment ſera-t-il donc poſſible que le lait qui n'eſt qu'un extrait des autres humeurs, & qui participe inévitablement à leurs qualités, ſoit ſain ? Cela eſt impoſſible, & ce baume réparateur que la nature paroît former avec tant d'art, dans le ſein de chaque mere, pour l'enfant auquel elle a donné le jour, porte très-certainement avec lui le germe de la deſtruction. On voit tous les jours des enfans infectés dans l'alaitement par des nourrices que l'on regardoit comme ſaines, & qui ſont les triſtes & déplorables victimes d'une coutume auſſi atroce que condamnable.

Mais, me dira une de ce ces meres que le penchant des plaiſirs entraîne, & que la molleſſe & l'indifférence captivent, je ſuis aſſurée de la bonne conſtitution & de la ſanté de la nourrice que je donne à mon enfant..... Elle n'a jamais eu de maladies ; & ſi elle en a eu, elle a été traitée avec la plus grande exactitude..... Je le veux bien : mais êtes-vous ſure de ſa continence ?..... Vous êtes-vous rendue maîtreſſe de ſes paſſions ?..... La ſuivrez-vous dans tous les inſtans ? Et penſez-vous enfin que les ſupplices dont vous la menacez pour effrayer ſon imagination, la détermineront à vous ſacrifier ſes plaiſirs ? Il ne faut qu'un inſtant pour qu'elle s'infecte de nouveau, & pour que votre enfant puiſe le venin le plus funeſte avec un lait impur que la nature ne lui avoit pas deſtiné.

Non seulement les malheureux enfans que celles qui leur ont donné le jour, (car j'hésite à les appeller meres) abandonnent à une mamelle étrangere, souffrent de la qualité du lait, mais ils languissent encore souvent par la disette. L'indifférence, la contrainte à laquelle on assujettit les nourrices, & qui ajoute au poids de leur esclavage, leur fait détester des êtres qu'elles regardent comme leurs tyrans; & c'est un bonheur, si elles n'exécutent pas sur ces infortunés les projets de vengeance qu'elles concentrent dans leur sein : mais elles jouissent presque toujours du plaisir caché de voir souffrir ces enfans parasites qu'elles ne font exister qu'à regret aux dépens de ceux qu'elles ont fait naître, & auxquels la nature les attache par les sensations présentes & par le souvenir des sensations passées.

On ne peut méconnoître que les Créoles soient dégénérés. Quoiqu'exempts en général des infirmités que produisent dans d'autres climats l'usage des maillots & des corps, & des autres entraves dont on comprime l'enfance & qui gênent son développement régulier; quoiqu'ils soient d'une taille communement avantageuse, que leurs corps soient souples & leur démarche altiere, leur constitution est vicieuse, & ils n'ont pour la plupart qu'une existence infirme dont on peut très-souvent rapporter la cause à l'infection de l'alaitement.

Ces faits qui ne paroîtront exagérés qu'à ceux qui ont intérêt de les croire tels, ou à ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'examiner avec quelque attention, devroient engager les meres bien constituées & chez lesquelles il n'y a aucun obstacle physique, à alaiter leurs enfans; & ces obstacles sont bien rares, & on pourroit y remédier presque toujours & les surmonter, si la mauvaise volonté ne s'y opposoit. J'ai vu des femmes bien nées qui étoient persuadées que si la nature les avoit rendues fécondes, elles étoient obligées à remplir dans toute leur étendue les tendres devoirs d'une mere, & être détournées de ce projet généreux par des maris pusillanimes & même par des personnes de l'art asservies à des préjugés ou à une fausse prudence. Ce n'est sans doute pas-là le ministere du Médecin qui est l'homme de la nature : cela est bien condamnable.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des complications des Pians.

LA maladie vénérienne est un protée qui se masque sous toutes les formes, & qui paroît par des effets très-variés, dont les rapports avec des symptômes produits par d'autres causes, embarrassent souvent les Praticiens qui ont le plus de sagacité.

On voit souvent des ophtalmies qui ne cedent qu'au mercure. Les Négresses sont fort sujettes aux suppressions : elles deviennent pâles, bouffies. L'irrégularité de la circulation, produite par le stimulus hétérogene qui trouble l'action organique, donne lieu à des fievres lentes, ou entretient une fievre quarte opiniâtre, qui ne cede qu'au traitement combiné avec le mercure & les apéritifs.

Lorſque l'hiver eſt fort pluvieux, on voit des épidémies d'ulceres aux jambes, ſouvent compliqués de carie, & qui font des ravages affreux. Nous en avons eu des exemples dans l'hiver de 1774. Le caractere de ces ulceres eſt aſſez difficile à reconnoître; mais ils guériſſent ordinairement par le traitement mixte des antiſcorbutiques & des antiſphyllitiques.

Le Pian peut ſe réunir à ces ſymptômes & à tous les autres qui caractériſent la maladie vénérienne; mais il ſe complique le plus ordinairement avec les crabes, les guignes, les dartres.

La crabe eſt une eſpece de rhagade qui ſurvient aux pieds & aux mains des Negres. Lorſque cette maladie eſt ſeule, on fait abſtraction de ſa cauſe, & on ne ſoupçonne pas que c'eſt l'effet d'une dépravation virulente.

Les crabes occupent le même ſiege que les Pians. Comme eux, elles ſont contagieuſes, & elles ne different du Pian que parce que la peau des pieds & des mains eſt calleuſe & ſe corrode plus difficilement; ce qui fait que la matiere cauſtique qui les occaſionne, fuſe & produit quelquefois des ulcérations très-étendues.

Il y a deux eſpeces de crabes. On nomme crabe ſeche l'éroſion de la peau qui ne reſſemble pas mal aux traces que les vers font ſur le bois, & crabe ulcérée l'éroſion de la peau avec ſuintement d'une ſanie âcre. Les crabes ſeches n'occaſionnent pas ou que très-peu de douleurs, mais les ulceres font quelquefois ſouffrir beaucoup, & ils empêchent les malades de marcher.

Les crabes précedent ſouvent les Pians; ſouvent elles les accompagnent, & quelquefois plus rebelles, elles réſiſtent aux remedes auxquels ceux-ci ont cédé.

Les rapports entre le Pian & la crabe ſon trop ſenſibles pour qu'on puiſſe les méconnoître, & tenant à la même filiation, elle eſt comme le Pian un ſymptôme de vérole.

Les Pians admettent une autre complication qui eſt la guigne, ou, pour parler avec plus d'exactitude, la guigne n'eſt qu'une eſpece de Pian.

La guigne attaque la même partie que le Pian; ſa couleur eſt la même. Quelquefois iſolée, mais très-ſouvent compliquée avec lui, elle cede ordinairement aux mêmes remedes.

Le ſiege de la guigne eſt dans le tiſſu cellulaire qui environne les ongles & qui les unit aux dernieres phalanges. La matiere âcre qui en ſuinte, produit ſouvent la chute de l'ongle en détruiſant ſes adhérences; & lorſqu'il eſt tombé, il ſurvient un champignon fort douloureux, qui eſt une eſpece d'éponge à travers laquelle le virus cauſtique pénetre juſqu'à la phalange qui en eſt bientôt cariée, (ce qui occaſionne beaucoup de douleur) & devient très-rebelle, particuliérement ſi on en favoriſe les progrès par des remedes contraires.

Les dartres qui ſont ſi communes dans ce pays, & qui ſont ordinairement les effets d'une dépravation virulente & ancienne des humeurs, ſont ſouvent auſſi compliquées avec le Pian.

Il y a pluſieurs eſpeces de dartres: les plus rebelles ſont les ulcérées, particuliérement celles qui ſont placées ſur les articulations.

Les taches de la peau que l'on nomme lota, ont beaucoup de rapport avec les dartres, & ne paroiſſent même en être qu'une eſpece. Comme elles, elles paroiſſent avoir leur ſiege dans le tiſſu muqueux & être une altération du fluide

nerveux, ce qui eſt cauſe ſans doute qu'il y a tant de difficultés à les détruire.

Le vice écrouelleux qui eſt le triſte appanage des enfans qui naiſſent de parens vieux & infectés du vice vénérien, n'exempte pas ces malheureuſes victimes de la contagion des Pians; mais identifié, pour ainſi dire, à leur exiſtence, il réſiſte aux remedes hydrargiriques, & rend preſque toujours les malades victimes de ſa malignité, en ſe jouant de la médecine & ſervant d'opprobre aux Médecins les plus inſtruits.

Lorſque l'éruption des Pians veut ſe faire, la peau pâlit ordinairement : il paroît de petits boutons dans différentes parties, qui, noirs dans le principe, deviennent d'une couleur graiſſeuſe à leur extrémité, & continuent à s'épanouir juſqu'à leur dernier développement. Il y a quelquefois une fievre lente qui met les malades dans un état de langueur. Si on ne les fait pas traiter à temps & que le virus devienne plus âcre, il attaquera le principe de la vie, troublera toutes les fonctions, occaſionnera des ulcérations profondes, le maraſme, la conſomption, la diſſolution de toutes les humeurs, l'éroſion des parties les plus ſolides, des dévoiemens colliquatifs & la mort, qui après tant de douleurs, eſt le moindre des maux.

J'ai démontré, à ce que je crois, que le Pian n'eſt qu'un ſymptôme de vérole; mais on me demandera peut-être où réſide le virus qui produit des effets ſi variés, & quelle eſt l'humeur qui en eſt le ſiege le plus ordinaire?

M. Aſtruc, ce Médecin ſi érudit, ſi méthodiſte, regardoit la lymphe comme le ſiege de la vérole. L'immortel Boërhave le plaçoit dans les ſucs graiſſeux. Pour ajouter une troiſieme opinion à celle de ces grands Médecins, & répondre à ma queſtion, je dirai qu'il eſt probable que toutes les humeurs & les parties ſolides ſont altérées par le vice vénérien, parce que toutes reçoivent pour principe conſtituant l'élément du feu qui vivifie notre être, & que la vérole qui ſe contracte ordinairement dans l'inſtant où ce principe a chez nous le plus d'activité, n'eſt peut-être qu'une modification vicieuſe de ce principe avec ceux qui le fixent.

CHAPITRE CINQUIEME.

De la curation des Pians.

LE Pian, ainſi que la vérole, eſt une maladie déſagréable à traiter, 1°. parce que les mêmes remedes ne font pas les mêmes effets; 2°. parce que l'expérience ne donne pas des regles ſûres pour connoître le but où l'on doit s'arrêter; 3°. parce qu'on exige des garanties de la part de ceux qui traitent pour un temps qu'on limite, ſans prendre les précautions qui puiſſent préſerver ceux qui ont été traités d'une nouvelle contagion, ce qui eſt ſinguliérement abuſif.

On doit nourrir les Negres & ne pas les exténuer par une diete ſévere : mais leur nourriture chez les Chirurgiens eſt ordinairement relative à la rétribution modique qu'on leur donne. L'Habitant croit y gagner, mais ſon calcul eſt faux,

Le pain, les farineux, les herbacées conviennent pour la nourriture des Negres. Les bouillons de viande peuvent être employés, quoique peu convenables; mais il faut s'abſtenir rigoureuſement des ſalaiſons. Le lait, qui eſt remede & aliment, eſt très-avantageux à ceux qui le digerent bien.

On ſaigne ordinairement, & l'on fait prendre des bains. Cela n'eſt pas toujours néceſſaire : quelquefois auſſi cela eſt indiſpenſable.

Le mercure eſt le ſpécifique que l'on emploie communément. Les uns le donnent ſous forme ſaline, d'autres préferent les fumigations; mais les frictions ſont plus généralement ſuivies. Chaque méthode a ſes avantages : il ne faut que le diſcernement pour choiſir, ſuivant les circonſtances.

On emploie auſſi les purgatifs : ils produiſent des révulſions utiles, ſuivant les loix de l'irritabilité; & ils raniment les organes & les rendent plus ſenſibles à l'effet des remedes, ce qui eſt un autre avantage.

Le mercure eſt-il le ſeul ſpécifique des maladies vénériennes? Je me donnerai de garde de prononcer : cependant je dirai que cela ne me paroît pas probable. Les remedes que l'on aſſocie au mercure, comme auxiliaires, les ſudorifiques font diſparoître ordinairement les ſymptômes les plus graves, même les Pians. S'ils ne guériſſent pas toujours, ne peut-on pas accuſer la maniere de les adminiſtrer?

Tout le monde ſait que nous avons dans le pays la ſalſepareille, le gayac, la ſquine, le bois de fer, le bois Marie, l'épineux jaune & d'autres plantes avec leſquelles on fait des tiſanes fort utiles; & ſi elles n'ont pas la même efficacité que le mercure, leur uſage ne comporte pas les mêmes dangers que ceux de ce minéral qui veut être adminiſtré par des mains ſages, & qui bien ſouvent eſt une épée entre les mains d'un fou.

On ſe contente quelquefois de conſumer les Pians par des remedes cathérétiques. La ſcorie de fer combinée avec le citron eſt d'un uſage fréquent. Cette méthode, qui n'eſt que palliative, eſt dangereuſe.

On doit tenir les Negres enfermés, mais je voudrois que ce fût dans des hôpitaux bien aërés, où l'on pût renouveller l'air à volonté. Si on laiſſe ſortir les Negres, que l'on prenne garde qu'ils ſe mouillent; on en voit périr par cette imprudence, & d'autres qui deviennent paralytiques. Les dévoiemens, la dyſſenterie, les engorgemens des viſceres peuvent en être les ſuites, &c.

CHAPITRE SIXIEME.

Curation des complications des Pians.

LOrſque la crabe eſt jointe aux Pians, elle ſe guérit, comme eux, par l'effet des remedes intérieurs; mais lorſqu'elle eſt iſolée, il y a des remedes particuliers qui la détruiſent. Quand on a découvert la crabe ulcérée, on applique quelque pommade préparée avec le ſublimé ou quelque autre rongeant. Les plantes cauſtiques, comme la mal-nommée, le bois laiteux, &c. en bains, en cataplaſme, ſuffiſent quelquefois. On ſe ſert auſſi d'une forte leſſive aiguiſée

avec des citrons. Il faut être prudent dans l'application du ſublimé, ſi la crabe eſt près des tendons. On voit ſouvent des Negres eſtropiés par un mauvais uſage de ce remede.

La guigne qui ne cede ſouvent qu'au traitement intérieur, & qui y réſiſte quelquefois, guérit ordinairement par les deſſicatifs. L'extrait de ſaturne pur peut être employé; mais le verdet calciné ou diſſous par l'acide du citron, & qui forme une eſpece d'ægiptiac, eſt préférable. Les onguens ſont nuiſibles: en relâchant le tiſſu des parties, ils donnent lieu à des gonflemens très-douloureux, & aggravent le mal, au lieu de le guérir.

Les dartres vénériennes & compliquées avec le Pian ſe guériſſent quelquefois par les mêmes remedes; mais elles réſiſtent très-ſouvent auſſi aux traitemens les plus exacts, & ne cedent qu'à des remedes particuliers.

Les bouillons faits avec les écreviſſes & les herbes rafraîchiſſantes; les tiſanes apéritives & dépuratives, dans leſquelles on fait entrer la patience, qui eſt ſi commune dans le pays; les bains faits avec l'herbe à dartre ou herbe à vache; les pommades coſmétiques faites avec le mercure, & l'uſage du lait intérieurement, ſont les remedes & le régime qui conviennent.

Voici une eſpece de pommade citrine dont je me ſers avec ſuccès, & qui m'a été communiquée par des perſonnes qui l'avoient employée avec avantage.

Prenez mercure cru quatre onces; faites-le diſſoudre dans une égale quantité d'acide nîtreux; melez là diſſolution avec une livre de graiſſe de porc, deux onces de ſel de ſaturne, autant de fleur de ſoufre & le jus de trois citrons, en agitant bien le tout dans un mortier de marbre. Le mêlange acquiert bientôt de la conſiſtance; mais on le délaie avec l'huile de térébenthine, pour s'en ſervir.

J'ai connu une perſonne qui n'avoit pu guérir des dartres par aucun traitement, & qui les fit diſparoître par l'uſage des *Poudres d'Aillhaud*. Cette perſonne mourut quelque temps après d'une diarrhée très-opiniâtre, qui n'étoit que l'effet de la métaſtaſe de l'humeur dartreuſe par l'irritation de ce remede très-violent, qui fait tant de mal que l'on cache ſoigneuſement, & ſi peu de bien que l'on publie avec emphaſe.

On ſe ſert quelquefois de l'huile de noix d'acajou, ou de remedes également cauſtiques. Cela eſt dangereux, & bien des perſonnes en ſont les victimes. On traite en général les maladies cutanées avec trop peu de ménagement. Les Médecins donnent des préceptes ſages, mais dont l'effet eſt long & incertain; des Charlatans propoſent des remedes dont l'effet paroît prompt: on néglige les premiers, on ſe livre aux autres ſans réfléchir & par ſéduction; les maladies diſparoiſſent, en produiſent ordinairement des plus graves, auxquelles on ſuccombe: mais on ſe fait illuſion; les préjugés perſiſtent. Les Charlatans ont toujours eu de la vogue, des prôneurs & des victimes.

Tout le monde ſait que le mercure n'eſt pas le ſpécifique des écrouelles. Les remedes hydrargiriques les irritent au lieu de les guérir. Les remedes les plus efficaces ſont les préparations de Rotrou; mais il faut les continuer longtemps. J'en ai vu des effets merveilleux. On peut préparer la pâte d'églantine avec la graine de médicinier du pays.

J'ai dit que les Negres pâliſſoient lorſque le virus ſe développoit. Cette pâleur augmente dans le traitement: mais leur couleur naturelle reparoît bientôt,

ſi le virus eſt bien détruit. S'ils reſtent pâles, qu'ils aient des lotas, quelque aſpérité dartreuſe, des crabes, on peut être ſûr que le traitement a été inſuffiſant.

Les Negres tombent quelquefois dans un état de cachexie après l'uſage du mercure, particuliérement dans le temps des nords, principalement ceux qui avoient une affection ſcorbutique.

Lorſqu'on ſoupçonne qu'un malade a le ſcorbut, on doit s'appliquer à corriger ce vice avant de lui adminiſtrer les mercuriaux. Si les ſymptômes de la vérole ſont urgens, on doit faire un traitement mixte, qui réuſſira s'il eſt dirigé avec prudence. Si les deux virus forment un aſſemblage monſtrueux, & que les effets en ſoient extrêmes, le miniſtere du médecin eſt inutile; car, *contra vim mortis, non eſt medicamen in hortis.*

Dans le cas où l'affection ſcorbutique ou la diſſolution des humeurs, les engorgemens des viſceres ne paroiſſent qu'après l'uſage des remedes mercuriels, il faut les combattre par les apéritifs, adminiſtrés comme je l'indiquerai quelque jour en donnant mes obſervations ſur la Cachexie des Negres, vulgairement dit le mal d'eſtomac.

FIN.

APPROBATION.

Rien n'empêche l'impreſſion du préſent Mémoire que j'ai lu. Au Cap, ce 12 janvier 1776.

Signé, *BARADAT.*